

L'ARGUS DE LA PRESSE

21, BOULEVARD MONTMARTRE, 75002 PARIS TEL (1) 42 96 99 07

CRITIQUE

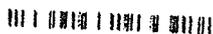
75006 PARIS

Tel: 45 44 23 16

MARS AVRIL 93

(Parution)

31363



Le voyageur d'une vie de flânerie

NATSUME SÔSEKI

Les herbes du chemin

Traduit du japonais

par Elisabeth Suetsugu

Editions Philippe Picquier

1992, 217 p.

« Je suis un chat. Je n'ai pas encore de nom. Je n'ai aucune idée du lieu où je suis né. » Résumé en trois phrases, c'est le destin de l'écrivain, et celui de Natsume Sôseki, né en 1867, fils d'un fonctionnaire de district, élevé pendant son enfance par une famille adoptive, avant de retourner, à l'âge de huit ans, dans sa famille d'origine. Si le rêve de tout écrivain est de n'avoir pas de père, d'être un bâtard, Sôseki se décrit comme un chat errant, allant d'une famille à l'autre : « Ni son vrai père, ni son père adoptif ne le considéraient comme un être humain. Il était plutôt une chose. La seule différence était que l'un le considérait comme une chose sans valeur, tandis que l'autre calculait qu'il lui serait utile un jour. » Dans son premier livre, le narrateur est un chat errant (1) recueilli par un professeur d'anglais - Sôseki étant lui-même professeur de littérature anglaise, c'est comme s'il s'était adopté lui-même. *Les herbes du chemin*, écrit avant sa mort, dissèque la haine d'un homme pour son père adoptif qu'il méprise, mais envers qui il se reconnaît une dette.

« Il ne lui reste qu'à mourir, devenir fou ou entrer en religion. » Pour un chat errant, les issues sont autant de pièges. Mourir ? La tentation du suicide accompagna Sôseki sa vie durant. Il souffrait d'un ulcère de l'estomac, maladie psycho-somatique dont il devait d'ailleurs mourir en 1916 : « Pour ceux qui ont de la gastralgie nerveuse, il est beaucoup plus pénible de vivre que de mourir. » Il aurait volontiers créé au Japon un club du Suicide, où ceux qui voudraient prendre congé poseraient une pancarte sur leur porte d'entrée, disant : « Ici un homme, une femme, désire être tué », et un policier viendrait dès qu'il le pourrait pour exaucer leur désir. Devenir fou ? Sôseki faillit l'être pendant les trois années qu'il passa au début du siècle en Angleterre. Il évita la folie, mais prit goût aux dépressions nerveuses chroniques. Entrer en religion ? Ce fut la voie qu'il choisit pour ne céder ni à la tentation du suicide ni à celle de la folie. Il emprunta une voie qui avait « l'aridité du désert » : il se laissa enfermer dans la prison des études et des livres. Dans *Je suis un chat*, le professeur

(1) *Je suis un chat*, traduit par Jean Cholley, Gallimard, 1978.

est décrit comme un homme toujours cloîtré dans son bureau, à lire ou à discuter avec un cénacle de savants. « Parfois, il bave sur le livre qu'il a commencé à lire. Il a l'estomac malade, ce qui lui donne un teint de couleur jaune clair, et son attitude est faite de raideur et de lourdeur. » Après sa mort, la femme de Sôseki devait aussi, dans ses souvenirs, faire le portrait d'un littérateur aux habitudes sédentaires, affligé d'une maladie de l'estomac et du « complexe détective » – un tenace sentiment de persécution : il se disait épié, traqué, harcelé. Le premier de ses persécuteurs n'était autre que l'épouse. Sôseki affirmait que sa biographie de professeur d'anglais à la vie tranquille servait de matière à ses romans ; s'inspirait-il aussi de sa propre expérience conjugale ? La plupart de ses livres ressassaient cette obsession : le mariage est l'« énigme du malheur de la vie ».

Un homme, debout dans une chambre, se tape la tête à coups de marteau. « Mais voyons, lui demande-t-on, qu'est-ce qui vous prend de vous taper sur la tête ? » Et l'homme de répondre, l'air béat : « Ah, si vous saviez comme c'est bon quand je m'arrête ! » On ne peut trouver meilleure illustration de la vie conjugale – deux êtres qui se tapent sur la tête à coups de marteau en pensant : ce sera merveilleux quand je m'arrêterai, mais plus les jours passent, moins ils ont envie de s'arrêter. Les livres de Sôseki, jusqu'au dernier, *Les herbes du chemin*, dépeignent les scènes d'une vie conjugale vouée à l'absurde, à la folie. Il n'y a aucun pont qui mène d'un homme à l'autre, dit un personnage du *Voyageur* (2), que Sôseki publia en 1912. Aucun pont non plus ne mène de l'homme à la femme. Les cœurs, comme les corps, sont séparés. La vie conjugale est une longue maladie, l'incubation de microbes qui ont pour noms répugnance, ressentiment, mépris : « Quand on se sépare, on a beau avoir été proches, c'est fini, tandis que si on reste ensemble, même ennemis, on finit par s'arranger. » Dans le trafic des sentiments, l'argent devient la seule valeur, le seul symbole de l'intimité : l'argent, le manque d'argent, l'argent qu'il faut prêter, emprunter, qui circule de la main du mari à celle de la femme – c'est ce que Sôseki décrit avec une précision implacable dans *Les herbes du chemin*.

Le mariage n'est qu'une calamité, une mutilation, une invention qui permet à deux êtres de se torturer, de s'infliger de menues humiliations : « Quelle que soit la nature du mari, une femme devient impure en l'épousant. En te disant cela, j'ignore moi-même combien j'ai dégradé ma propre femme. N'est-il pas effronté d'attendre le bonheur de ma femme que j'ai moi-même dégradée ? »

La vision du mariage qu'a Sôseki est celle d'un iconoclaste qui entend réformer la morale. De même qu'il pense que le suicide sera, dans dix mille ans, la seule façon de mourir, de même il a la certitude que le mariage, dans un avenir lointain, deviendra une impossibilité. Car nous vivons dans un monde de plus en plus centré sur l'individu. Le temps viendra où, pour protéger la personnalité des jeunes gens, on décrètera

(2) Traduit par René de Ceccatty et Ryôji Nakamura, Rivages, 1991.

que le mariage est une coutume barbare. Sôseki prêche une morale de la destruction sereine : dans les siècles futurs, le mariage sera interdit, le suicide nécessaire. Avec l'ironie d'un prophète flâneur, il annonce l'anéantissement de toutes les valeurs auxquelles nous nous accrochons encore : l'entrée du suicide dans les mœurs, la disparition du mariage en tant qu'usage et même... la mort de la littérature. Tout sombrera pour laisser place au triomphe de la personnalité. Car si l'individu est fort, il se suicidera pour donner à sa mort une marque personnelle, il verra dans le mariage un monstrueux obstacle à l'épanouissement de sa personnalité ; quant à la littérature, elle mourra de ses propres illusions égocentriques : « Le développement de la personnalité signifie la liberté... Cela veut dire : je suis moi, et les autres sont les autres. Comment pourrait alors exister l'art dont tu parles (3)? »

Avec Sôseki, un apôtre de la négativité nous rend visite. Il détruit le livre des leurres. Avant de mourir, Sôseki avait écrit en chinois des quatrains pleins de dérision envers lui-même, sa vie et son œuvre :

On arrive avec difficulté à l'ignorance, on réalise avec difficulté ses aspirations.

Cinquante printemps et automnes ne sont qu'un clin d'œil, qu'un souffle.

Si vous voyez la Voie, entrez tout simplement et sans paroles, dans la tranquillité.

Si vous faites de la poésie, recherchez seulement la pureté à travers les paroles.

L'apôtre de la négativité se révèle un voyageur de l'impassibilité : il met à mort toutes les illusions et s'en va au loin, mais en cherchant sa voie parmi ses semblables. Dans *Les herbes du chemin*, un homme se débat pour atteindre l'impassibilité. Il voudrait être le « voyageur d'une vie de flânerie », il est le « voyageur d'une vie matériellement préoccupante ». Il sait que l'idéal serait de passer ses journées à « remplir un chapeau de paille déchiré de l'air des montagnes à l'infini (4) », mais il découvre aussi qu'il n'est pas aisé de se détacher de l'odeur de l'humain.

Linda L.E.

(3) *Je suis un chat*.

(4) *Oreiller d'herbes*, trad. par R. de Ceccatty et R. Nakamura, Rivages, 1987.